

# VISITE DE ROUEN

---

Dimanche 17 mai 1992 – Cinquante cinq « amis de la cathédrale » partent de bonne heure, en autocar, pour visiter Rouen.

Comme mes parents ont choisi de me faire naître dans cette belle ville, on m'a demandé de vous en parler.

Comme Samarobrive, Rouen existait bien avant que les Romains ne la baptisent *Rotomagus*, bourg gaulois que les Romains transformèrent en ville de garnison. Le christianisme s'implanta au III<sup>e</sup> siècle avec St Mellon, premier évêque de la ville. La cité entra dans l'Histoire avec les invasions des pirates scandinaves qui la saccagèrent à plusieurs reprises, puis l'occupèrent en 876. En 911, le traité de St Clair-sur-Epte, signé par Charles le Simple, abandonnait à leur chef Rollon les territoires conquis.

Une récente, très intéressante, exposition à Paris a mis en évidence les talents... ! des Vikings. Ces talents se sont illustrés à Rouen : Rollon adopta la foi des autochtones, se fit baptiser dans cette ville, sous le nom de Robert, et en fit la capitale de son duché. L'ancien chef de guerre s'y connaissait en navigation, il comprit la vocation maritime du site, à l'endroit où la marée était assez forte pour permettre la remontée des navires de mer. Rollon rétrécit et approfondit le lit de la Seine, en comblant les marais, rattacha à la terre ferme des îlots dispersés, consolida les berges par la construction de quais... Ces aménagements dureront pratiquement jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle, et Rollon ne s'était pas trompé : Rouen est encore le quatrième port de France, à 100 km à l'intérieur des terres, et ces fameux quais, vous les avez tous vus sur votre écran en juillet 89, avec les vingt-et-un grands voiliers du monde, venus parader le long des berges de la Seine.

GUERRE DE 100 ANS. Henri V assiège Rouen qui capitule, affamée, au bout de six mois. La répression est terrible. Les Normands reprennent espoir avec les exploits de Jeanne d'Arc et le sacre de Charles VII. Mais Rouen étant la capitale continentale des Anglais, c'est là qu'ils emprisonnèrent, jugèrent et condamnèrent au bûcher notre héroïne nationale, en 1431. Triste réputation pour la ville de Rouen qui fête toujours sa Sainte le 31 mai, anniversaire de son martyre, et va en procession jeter une gerbe de fleurs dans la Seine, là où ses cendres ont été dispersées.

CHARLES VII reconquiert la ville en 1449. Avec la paix retrouvée et un archevêque-mécène éclairé, Rouen s'embellit d'hôtels particuliers en pierre, les colombages de ses maisons à pans de bois s'ornent de sculptures, son port s'active, lui amenant à la fois richesse et produits exotiques.

Sombre époque des GUERRES DE RELIGION : saccagée par les Calvinistes, assiégée par les troupes royales, Rouen se ralliera au roi Henri IV après sa conversion officielle en 1594.

XVII<sup>e</sup> siècle, GRAND ESSOR DE LA VILLE : il y a la faïence, connue et très appréciée en France, mais aussi le tissage de la laine, de la soie, de l'or, de l'argent... plus prosaïquement du coton. L'histoire est amusante : Encombré d'un stock de coton destiné à faire des mèches de chandelles, un négociant décide de le faire tisser ! Le succès est immédiat, et les « rouenneries » imprimées à l'indigo s'exportent à merveille, nécessitant filatures, teintureries, apprêts. Le port de commerce, où débarque une partie des matières premières, ne cesse de s'étendre.

Comme partout, la RÉVOLUTION ralentit l'activité, démolit divers monuments et les nombreux couvents et abbayes.

AU SEUIL DU XIX<sup>e</sup> siècle, Rouen était un témoin inégalé du Moyen Age, avec ses rues étroites bordées de maisons et d'hôtels qui formaient un véritable catalogue de sept siècles d'architecture. On doit moderniser, ouvrir des voies nouvelles, larges, rectilignes. On construit quatre ponts sur la Seine, dont un pont transbordeur.

PENDANT LA PREMIERE GUERRE, Rouen fut la tête de pont des armées britanniques engagées sur le continent. Si la ville eut alors peu à souffrir de la guerre, en 1940 ce fut terrible.

LE 9 JUIN 1940, les Allemands bombardent Rouen pour accélérer le départ de nos troupes en retraite, avant qu'elles n'aient fait sauter les ponts. L'armée passe, les ponts sautent. Un char d'assaut, un sous-officier seul à bord, se sacrifie pour retarder les Allemands, si efficacement qu'ils ne peuvent passer la Seine que plusieurs heures plus tard. En constatant qu'un combattant isolé les a ainsi bloqués dans leur avance, ils décident d'incendier la vieille ville entre Seine et Cathédrale, et n'arrêtent le feu qu'à la hauteur de la cathédrale qui fut fort ébranlée et dont par la suite on dut étayer tours, et surtout flèche, avec des poutres de bois.

Je garde le souvenir de notre retour d'exode. Regagnant Rouen deux jours seulement après la signature de l'armistice et arrivant du sud, mon père a stoppé la voiture en vue de la Seine, et nous avons tous, sans un mot, essayé de réaliser toute cette rive droite devenue plate et noire jusqu'à la cathédrale. Dans cette ville vide et saccagée, mes parents ont cherché le lendemain où nous pourrions assister à une messe pour remercier le ciel d'être encore tous ensemble, et nous avons certainement pris quelques risques en allant à la cathédrale, toutes les paroisses étant fermées. Nous l'avons eue, notre Messe, étant les seuls assistants, bien sûr. Le célébrant nous a beaucoup regardés ! Il était très grand, très blond, l'aube qu'il avait trouvée était beaucoup trop courte, et en dépassaient deux superbes bottes noirs...

A LA VEILLE DU DÉBARQUEMENT, une partie de l'armée allemande étant au nord de la Seine, les Alliés voulaient l'empêcher de foncer vers la Normandie. Nous avons vécu avril et mai 44 sous les bombes : les routes, les gares, les ponts, les quais, des dépôts de munitions sont touchés, les explosions sont incessantes. Les dernières maisons de bois flambent, la cathédrale et St Maclou sont atteintes, le palais de justice n'est que ruines, la Halle aux Toiles anéantie.

Au soir du 1er juin 44, mon père nous a tous emmenés sur une hauteur dominant Rouen pour voir une dernière fois notre cathédrale sur fond de brasier : sa tour-lanterne, de cinq mètres sous voûte, étant étayée depuis quatre ans par des madriers, c'est vraiment miracle que nous ayions encore pu l'admirer au printemps dernier.

Quand les troupes canadiennes entrèrent dans la ville le 30 AOUT 44, la cité était en ruines sur cent trente hectares. Cinq cents maisons étaient détruites et de nombreux monuments gravement atteints. Il a fallu parfois parer au plus pressé, mais le cœur de la ville a été restauré avec patience et respect. Tout ce qui pouvait être sauvé l'a été. Comme au Moyen Age on a vu s'élever des maisons à pans de bois et à colombages. La cathédrale a été fermée de longues années, St Maclou a gardé pendant vingt-cinq ans ses échafaudages la préservant de l'effondrement. Le palais de justice a été retaillé pierre par pierre. C'est à coups de prouesses que les Rouennais ont pu conserver leur vieille ville, unique par sa richesse et sa dimension, sans pour cela entraver le progrès... Certains quartiers de la ville sont un vrai piège pour les automobilistes, et le futur métro, dont on admire les trous béants, n'arrange rien pour l'instant.

CE 17 MAI 1992, quelle chance, il fait très beau ! Nous assistons à la messe, place du Vieux Marché, en l'église Sainte Jeanne d'Arc où nous sommes accueillis par la communauté paroissiale. Cette église, très moderne, a été l'objet de multiples controverses. Son intérêt principal est de servir d'écrin à de superbes vitraux Renaissance provenant d'une église rasée par la guerre. D'où ce mariage entre les verrières du XVI<sup>e</sup>, et une architecture d'avant-garde en 1979. Les scènes de la Bible, les légendes de nombreux saints, la Rédemption vue avec la foi du XVI<sup>e</sup>, tous ces vitraux placés très bas nous donnent quelques distractions pendant l'Office.

A la sortie, nous formons deux groupes plus faciles à déplacer et nous écoutons nos guides. Cette place piétonne du Vieux Marché fut le lieu du supplice de Jeanne : voilà la grande croix élevée à l'emplacement du bûcher, comme le demandait le procès de réhabilitation de 1456, et la statue de la Sainte, réalisée après sa canonisation (1920). L'église que nous venons de quitter est intégrée dans la vie quotidienne, prolongée par des salles ouvertes, mais couvertes, où a lieu un marché chaque matin.

Sur l'une des galeries se lit le mot superbe de Malraux : « *O Jeanne sans sépulcre et sans portrait, toi qui savais que la tombe des héros est dans le cœur des vivants !* »

Sortant du Vieux Marché, nous parcourons la rue très commerçante du « Gros Horloge » accolé au Beffroi. Ce dernier date de 1398, il est gothique et abrite le plus ancien mécanisme d'horloge en état de fonctionnement que l'on connaisse en France. Le Gros Horloge, dans son pavillon Renaissance, enjambe la rue en une arche abondamment décorée. Chaque côté présente un joli cadran. Il n'y a qu'une aiguille, verticale, et c'est le cadran qui tourne. Nos ancêtres se satisfaisaient de connaître l'heure, sans les minutes. Mais leur horloge leur indiquait la phase de la lune, et le jour de la semaine par le défilé d'un char triomphal. Une fontaine de style Louis XV complète l'ensemble.

Passant rue aux Juifs, nous longeons le Palais de Justice, élevé au début de la Renaissance. Il faut voir les photos prises après la guerre pour pouvoir apprécier sa restauration. Rez-de-chaussée très sobre, étages supérieurs excessivement ouvragés, tout fut refait pierre par pierre après que l'on eût découvert sous le sol de la cour d'honneur une synagogue ou une université juive, que l'on peut maintenant visiter.

Aussi grande que la cathédrale, voici l'abbatiale St Ouen qui faisait partie d'une immense abbaye dont il ne reste qu'une partie du cloître. L'église est transformée en centre culturel, surtout utilisé pour les concerts, la nef, de proportions superbes, impressionne d'autant plus qu'elle est vide. Un orgue très réputé, datant de 1630, un chœur clos par de belles grilles Louis XV, vitraux et verrières des XIVe et XVe siècles. Cette abbatiale est donc fermée au culte. J'ai aimé que, dans une chapelle latérale, un grand lutrin chargé d'une énorme Bible propose au visiteur la méditation de quelques versets.

Repas bien mérité. L'après-midi nous conduit à la cathédrale miraculée, qui inspirait Monet. Sa construction s'est étagée du début du XIIe au XIVe siècle, elle résume toute l'évolution de l'art gothique, la plus grande partie étant du XIIIe. D'où un manque d'unité, de symétrie, qui peut surprendre les Amiénois. La façade principale présente deux tours très différentes, l'une d'un style sobre (XIIe s.) et l'autre très ouvragée, terminée en 1507. La tour-lanterne est un chef-d'œuvre de l'art normand : porté par quatre piliers monumentaux, le socle, ajouré de fenêtres, est surmonté par une flèche de fonte et de cuivre qui hisse le coq et la croix à 151 mètres. Dans la chapelle absidale, on admire les tombes jumelées des deux cardinaux d'Amboise, saisissants de vie, d'expression et de mise en scène.

Puis nous voilà dans les rues piétonnes. Il y en a trois kilomètres ! Ce sont de vivantes évocations du Moyen Age avec leurs anciennes maisons à pans de bois de chêne. Il y avait beaucoup de chênes dans les forêts autour de Rouen. Par leur nombre, ces maisons « à pans de bois » ou « à colombages » font la particularité de Rouen. La Haute Normandie n'est pas riche en pierres de taille. Ces ossatures en bois ont évolué au cours des siècles. La place manquait entre les remparts de la ville, et, pour gagner quelques mètres carrés aux étages supérieurs, on construisit avec plusieurs encorbellements successifs. C'est très pittoresque, mais... les rues étroites, sales, ne voient plus le soleil, les rats s'y promènent. La peste a sévi à Rouen pendant plusieurs siècles et les encorbellements ont été interdits. Les enseignes donnent souvent leur nom aux rues : de l'écureuil, du tambour, de la pie...

La rue Eau de Robec, parcourue par la rivière de ce nom, attirait drapiers, teinturiers et foulons. Les maisons de cette rue, très hautes, comportaient un grenier ouvert où l'on faisait

sécher les pièces de tissu après rinçage, et le Robec coulait, rouge lundi, bleu mardi et vert mercredi...

L'église St Maclou, du XVe, de style gothique flamboyant, est précédée d'un porche en arrondi, à cinq baies en arc brisé, surmontées d'une dentelle de pierre comme celle qui entoure l'escalier intérieur. Tout y est prodigieusement décoré. Le joli porche ouvre sur la place Barthelemy, entourée de maisons à pans de bois très fleuries. L'école des Beaux Arts, toute proche, y envoie ses élèves. Ce jour-là toute cette jeunesse profitait du soleil et crayonnait tant et plus en bavardant.

« L'aître St Maclou », à côté, est un ancien cimetière paroissial du XVIe, dont le nom vient du latin *atrium*, galerie. Sa cour carrée est bordée, en effet, de jolis bâtiments à la décoration un peu macabre : crânes, tibias, outils de fossoyeurs. Le centre de la cour est gazonné et fleuri.

Et nous terminons par le musée de la céramique, récemment installé dans un hôtel ancien en pierre de taille. Le magnifique escalier en bois sculpté est contemporain de l'hôtel. Par contre, beaucoup de boiseries ont été réutilisées ici. Céramique = toutes les terres cuites, faïences et porcelaines. On fait connaissance avec les outils nécessaires à ces fabrications. Quelques poteries gallo-romaines et médiévales. La première salle est un éblouissement de bleu et de blanc, la faïence de Rouen étant d'abord un camaïeu bleu inspiré de Delft et de Nevers. Elle trouva son originalité au début du XVIIIe avec ses décors de broderies disposées en ruban, ou de lambrequins disposés en rayons. Le centre de la pièce peut être une rosace, une corbeille de fleurs, un médaillon, un animal, un blason armorié. Plus tardivement, on ajouta une coloration rouge, uniquement en décors fins car le rouge réservait de mauvaises surprises à la cuisson. On arriva enfin à la polychromie avec, à Rouen, une bordure quadrillée de croisillons verts. Vers 1750 nous arrivons au style rocaille. A Rouen, à cette époque : une corne d'abondance d'où s'échappent branchages et œillets, souvent gris, et un perroquet stylisé. Papillons et insectes occupent les espaces vides.

Des quais, où nous nous retrouvons, un regard sur la rive gauche, sur la ville-usine qui s'étire le long de la vallée, avec pour rançon une pollution menaçante qui couvre la cuvette où s'est développée l'agglomération et qui asphyxie lentement les superbes forêts des alentours. Ceci, bien sûr, pour vous faire apprécier Amiens, sur son plateau picard, régulièrement et consciencieusement balayé par le vent. C'est un sérieux avantage !

Monique VANNIER